

dossier

**Mondialisation
de l'information :
la révolution médiatique
du XIX^e siècle**

sous la direction de Delphine Diaz et Renaud Meltz

Une information mondiale ?

La presse et l'actualité étrangère au XIX^e siècle

Delphine Diaz

Université de Reims Champagne-Ardenne

Renaud Meltz

Université de Haute-Alsace

Que sait-on de la place consacrée à l'étranger par la presse du XIX^e siècle ? Peu de chose, à vrai dire. Pourtant, selon Stéphane Haffemayer, l'information internationale représentait déjà « la raison d'être des périodiques de l'Ancien Régime¹ ». Notre hypothèse, fondée sur des travaux pionniers, documentée par les contributions de ce numéro : entre l'âge d'or de l'espace public du second XVIII^e siècle décrit par Jürgen Habermas et l'ère des médias de masse née à la Belle Époque², il y eut un

moment essentiel et oublié. Irrigué par une information transnationale, un espace public s'est déployé au cours du premier XIX^e siècle à la faveur d'une heureuse conjonction entre une législation plus libérale, des progrès technologiques et des innovations commerciales. Cette révolution médiatique a été concomitante à un mouvement dialectique, mêlant montée en puissance des nationalismes et dynamiques

1 Stéphane Haffemayer, « La Gazette en 1683-1685-1689 : analyse d'un système d'information », *Le Temps des médias*, n° 20, 2013/1, p. 32-46.

2 Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, 1962, Payot, 1993. La thèse de l'âge d'or

et de sa périodisation a été rapidement discutée aussi bien en amont, par Elisabeth Noëlle-Neumann, *The Spiral of Silence : Public opinion, Our Social Skin* (Chicago: University of Chicago Press, 1986) (tiré d'un article en allemand publié en 1974), qu'en aval. Sur l'information internationale dans la presse de la Belle Époque, voir William Boyd Rayward, ed., *Information Beyond Borders. International Cultural and Intellectual Exchange in the Belle Époque* (Farnham: Ashgate Publishing Limited, 2014).

transnationales. La coïncidence n'est pas fortuite : le journal était un agent d'intégration nationale, qui véhiculait des nouvelles à l'échelle du pays, tout en l'intéressant aux lointains ; mais il opérait aussi comme « la principale force d'homogénéisation culturelle à l'échelle du monde, grâce à l'uniformisation des modèles médiatiques qu'il diffus[ait] presque instantanément par-delà les frontières³ ».

Deux dossiers de revue ont récemment étudié les enjeux de la mondialisation de l'information et son rôle dans les relations internationales, mais ils ont privilégié l'amont et l'aval du XIX^e siècle⁴. Ce numéro de la revue *Monde(s). Histoire, espaces, relations* cherche à explorer cette période parfois négligée au cours de laquelle la presse a permis une connaissance de l'actualité étrangère et a donné lieu à des débats transnationaux ; il entend décrire la construction d'une actualité à l'échelle mondiale, à la faveur d'un élan d'intégration planétaire permis par de nouvelles médiations et de nouvelles techniques, agences et correspondants de presse ou câbles intercontinentaux. La presse du XIX^e siècle permet au lecteur d'entrer en contact avec le monde, ce dont témoigne le choix de nombreux titres de

périodiques français, de la *Revue des Deux Mondes* à *L'Univers*, en passant par *Le Globe* et *L'Illustration, journal universel*⁵.

Révolution médiatique et espace public : le tournant des années 1830

Jeremy Popkin a montré que la notion de « presse nationale » est seconde à l'époque moderne, tant les titres de l'époque circulaient dans le monde des élites⁶. Les huguenots en exil, et parmi eux les professionnels de l'information réfugiés en Hollande sous le règne de Louis XIV, ont créé un marché de « l'actualité politique européenne » et ont permis « la circulation des informations au sein des gouvernements⁷ ». Le développement d'une presse de grande diffusion, dans les années 1830, s'est fait à une autre échelle, en intéressant d'abord le lecteur à l'actualité de son horizon local⁸. Existait-il pourtant des lecteurs qui dépassaient cet horizon,

3 Alain Vaillant, « Romantisme et mondialisation », *Romantisme*, 2014/1, p. 3-13.

4 *Le Temps des médias*, n° 20, 2013/1, « Nouvelles du monde » ; *Relations internationales*, n° 153, 2013/1, « Journalisme et relations internationales ».

5 Philippe Hamon, « Cosmopolitisme et expositions universelles », *Le Magasin du XIX^e siècle*, n° 8, 2018, p. 21 : « Le monde entre dans la maison du Parisien [...] ».

6 Jeremy Popkin, *La presse de la Révolution. Journaux et journalistes, 1789-1799*, Paris, Odile Jacob, 2011.

7 Marion Brétéché, *Les compagnons de Mercure. Journalisme et politique dans l'Europe de Louis XIV*, Seyssel, Champ Vallon, 2015, p. 12, 16.

8 Voir pour l'horizon médiatique du lecteur allemand, essentiellement local, Jörg Requate, « Aspects de la société médiatique allemande du XIX^e siècle », in Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2010, p. 33-54.

curieux d'une information excédant l'horizon local et national ? Oui. À défaut de titres dont le public était proprement européen, voire mondial, les journaux nationaux véhiculaient auprès de leur lectorat une information étrangère à laquelle ils se sont montrés de plus en plus attentifs. Dès les années 1830, on lisait dans les principaux quotidiens français et anglais d'abondantes citations et traductions d'articles étrangers ; dans toutes les grandes villes d'Europe, et au-delà, on s'abonnait à des journaux étrangers. En 1870, la *Revue des Deux Mondes* se flattait de compter 28 000 abonnés hors de France, capital lentement accumulé au cours du siècle.

Cette ouverture à une actualité éclairant des horizons plus lointains est concomitante à l'expansion de chaque marché national. La révolution médiatique des années 1830 donne à la presse française, à la suite des progrès britanniques, une expansion nouvelle. Les progrès juridiques (liberté d'expression reconnue par la Charte de 1830) et techniques (innovations et baisse des prix du papier) permettent aux journaux français de dépasser les 100 000 abonnés. Les lecteurs sont autrement plus nombreux, démultipliés par de nombreux circuits de diffusion. Telle publicité d'un journal de petites annonces décrit la diversité des lieux où on peut le trouver :

« Il est distribué dans tous les cafés, restaurants, hôtels, cabinets de lecture, cercles de commerce et autres, bains publics, bateaux à

vapeur partant de tous les points de France, imprimeries, librairies, séminaires, études de notaires, d'avoués, de commissaires-priseurs et d'huissiers (à Paris seulement pour ces derniers) et dans les salons des principaux coiffeurs de Paris⁹. »

Cette révolution médiatique donne naissance à une presse d'information moins chère que la presse d'opinion, la baisse du prix de vente étant compensée par l'apparition de la publicité. Émile de Girardin, l'acteur le plus fameux de ces innovations en France, promet aux lecteurs de *La Presse* de les informer avec son seul quotidien « des opinions émises par les dix ou douze journaux qui occupent une place importante dans la presse¹⁰ ». Son titre passe de 10 000 à 35 000 exemplaires vendus de 1836 à 1848. Le développement généralisé de la presse unifie le monde, mais cette globalisation est européen-centrée. Ce que théorise dès sa naissance, *Le Patriote français*, journal fondé en 1843 au Río de la Plata par une population française cherchant à protéger ses intérêts¹¹ :

9 *L'Européen, journal général d'annonces*, n° 1 (et dernier, probablement), 28 novembre 1842.

10 *La Presse*, 2 juillet 1836, cité par Judith Lyon-Caen, « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX^e siècle », in Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 39.

11 Claude Méhats, « Articles en basque parus en 1843, dans *Le Patriote français* de Montevideo », *Lapurдум*, revue d'études basques, 2002/7, p. 247-257 [<https://journals.openedition.org/lapurдум/1011>].

« On a commencé à sentir qu'il y a solidarité entre tous les peuples de la terre. Dès qu'un désordre a lieu quelque part, le centre européen est affecté sympathiquement. À trois mille lieues, les affaires de la Chine ont attiré l'attention de l'Europe¹². »

L'Europe unie par un marché de l'imprimé ?

Partons de ce centre européen supposé tel pour rappeler les jalons de la révolution médiatique. Donald Sassoon a décrit comment les révolutions des communications et des transports ont facilité l'unification des marchés culturels en Europe et permis de passer de l'échelle locale aux ensembles nationaux et internationaux¹³. C'est aller un peu vite en besogne, pointe Christophe Charle, « car seule une toute petite fraction de la culture produite dans les diverses parties de l'Europe a [vait] véritablement une destinée européenne¹⁴ ».

Si les années 1830 ont opéré une première uniformisation de la culture urbaine en Europe occidentale autour du livre et de la

presse, ce phénomène n'a pas créé un marché commun des consommations culturelles. Des succès de librairie ont pu unifier des genres à travers les adaptations nationales, du roman gothique anglais au panorama social français¹⁵. Cela n'empêchait pas la fragmentation du marché, les résistances des cultures dominées ni les différences d'usages et de réceptions d'un même ouvrage. Pas seulement pour des raisons linguistiques : en Europe, les élites lettrées lisaient généralement le français et l'anglais, les langues de l'autorité littéraire. Les traductions se généralisaient. Mais à suivre une simple logique de marché, on méconnaîtrait les rapports de rivalité qu'entretenaient entre elles les cultures nationales. Pascale Casanova a souligné le leurre d'une histoire de la littérature qui présupposerait l'unité culturelle du continent, heureux contrepoids à ses divisions politiques, comme si la culture n'était pas un enjeu de rivalités commerciales, politiques ou identitaires¹⁶. Reste ce fait méconnu : quelques dizaines de milliers de lecteurs de journaux, en France comme en Angleterre, consommaient dès les années 1830 une actualité internationale très informée, nourrie de citations, de revues de presse et de dépêches rédigées par des correspondants étrangers et des agences soucieuses de ce qui se passait dans toute l'Europe et au-delà.

12 *Le Patriote français*, Uruguay, 26 février 1843.

13 Donald Sassoon, *The Culture of the Europeans from 1800 to the Present* (New York: Harper Collins, 2006). Il note par exemple qu'entre 1840 et 1880 le coût de l'envoi d'un livre baisse de 75 % entre Londres et Bombay, l'excellence du système postal britannique permettant la bonne distribution du livre comme de la presse.

14 Christophe Charle, « Peut-on écrire une histoire de la culture européenne à l'époque contemporaine ? », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2010/5, p. 1207-1221.

15 Franco Moretti, *Atlas du roman européen, 1800-1900*, Paris, Le Seuil, 1998, 2001.

16 Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Le Seuil, 1999.

L'Europe des lecteurs de journaux

N'importe quelle une du *Temps* ou du *Constitutionnel* laisse deviner la place privilégiée de l'actualité étrangère : plusieurs colonnes étaient consacrées à la rubrique « Extérieur », les nouvelles domestiques occupant une portion congrue. Les Parisiens trouvaient dans la presse anglaise des informations auxquelles ils n'avaient pas accès à propos des lointains où se jouaient des rivalités franco-britanniques :

« Il faut que la publicité inspire une grande frayeur au gouvernement, et qu'il ait beaucoup de choses à cacher. Presque toutes les nouvelles qui intéressent la France nous arrivent par l'étranger, ou par les correspondances ordinaires¹⁷. »

La corrélation entre événement international et hausse des ventes des journaux manifeste la demande sociale en faveur d'une information ouverte sur le monde. L'actualité internationale, servie par des outils neufs, suscitait une discussion continuelle entre France et Grande-Bretagne. Les usages de la modernité politique fondée sur la délibération parlementaire et la liberté d'expression se diffusaient dans les pratiques médiatiques croisées. Les opinions publiques s'informaient, s'invectivaient, débattaient par-delà les frontières.

Les journaux français et britanniques paraient-ils à destination d'un public européen,

¹⁷ *Le Constitutionnel*, 8 septembre 1844.

en dépit du morcellement linguistique ? Prétendaient-ils représenter une opinion publique européenne ? À Paris, l'école buchézienne, née d'un schisme parmi les saint-simoniens, fondait *L'Européen*¹⁸, un journal qui affichait cette vocation, quoiqu'il cherchât à élargir son public en suivant une logique plus sociale que nationale¹⁹. Le véritable foyer de cet espace public européen se trouvait à Londres : c'est depuis l'Angleterre qu'a circulé un modèle médiatique dans toute l'Europe, unifiant suffisamment les normes journalistiques et les informations elles-mêmes pour qu'elles devinssent proprement européennes autant qu'anglaises.

Circulations mondiales de modèles médiatiques

L'information sur l'étranger est devenue un passage obligé pour tout périodique qui souhaitait rencontrer un large public. Le *Journal des Débats* des années 1820 regroupe en première page « ses rubriques, à savoir les nouvelles de l'étranger (classées par ordre d'éloignement) et celles de Paris, ainsi que son

¹⁸ [*L'Européen*] *Journal des sciences morales et politiques*, 3 décembre 1831. En réalité, le titre *L'Européen* n'apparaît qu'au 7^e numéro, le 14 janvier 1832.

¹⁹ Armand Cuvillier, *Un journal d'ouvriers : L'Atelier, 1840-1850*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1954, p. 18, note 1. Titre créé en décembre 1831 (interrompu en octobre 1832 et repris en octobre 1835) ; d'après le journal lui-même, en décembre 1836 : « Nous savons qu'il existe à Paris des groupes assez nombreux d'ouvriers qui se cotisent pour acheter soit *L'Européen*, soit *L'Histoire parlementaire* », p. 354.

feuilleton²⁰ ». Certains journaux reproduisaient des nouvelles venues d'ailleurs en se contentant de les traduire dans leur langue, comme le faisait par exemple *La Revue britannique* de Sébastien-Louis Saulnier (1790-1835) qui justifiait en 1825 la création de ce mensuel par la volonté de compléter l'information des Français²¹. Le titre a été reçu par la presse française comme un moyen d'équilibrer la connaissance inégale des deux peuples l'un sur l'autre. Le *Courrier français*, où Saulnier avait conservé des attaches, se félicitait de ce moyen de mettre « en circulation un grand nombre d'idées nouvelles²² ». Un concurrent comme la *Revue encyclopédique* lui a fait moins bon accueil, en lui reprochant de ne pas s'élargir à la presse italienne et allemande alors que les périodiques britanniques étaient déjà très accessibles aux Français, par abonnement direct ou à travers les revues de presse parisiennes.

Dès les années 1820, Londres et Paris constituaient des foyers de modèles médiatiques pour l'Europe et ailleurs²³. Diana

Cooper-Richet observe que des titres publiés en anglais, comme le *London and Paris Observer or Weekly Chronicle of News, Science, Literature and the Fine Arts* (1825-1848), ou encore en espagnol, comme *El Correo de Ultramar. Periódico político, literario, mercantil e industrial* (1842-1886), « vis[ai]ent un public international » : « *El Correo* part[ait] tous les quinze jours vers l'Amérique du Sud emportant dans ses pages, pour les lecteurs argentins, colombiens ou encore cubains, les derniers feuillets parisiens. » Un an plus tard, les réfugiés politiques espagnols Patricio de la Escosura²⁴ et Eugenio de Ochoa²⁵ ont fondé depuis Paris la *Revista enciclopédica de la civilización europea*, compilation d'articles tirés de la presse espagnole et française, mais qui s'adressait à un lectorat latino-américain : le fait de diriger la rédaction depuis Paris n'était nullement perçu comme un obstacle à ce projet, la capitale parisienne étant décrite comme un « observatoire » idéal de la société européenne²⁶.

Paris et Londres accueillait des journaux rédigés dans d'autres langues que l'idiome national, pour un lectorat lointain mais aussi

20 Dominique Kalifa et Marie-Ève Thérénty, « Ordonner l'information », in Dominique Kalifa et al. (dir.), *La civilisation du journal*, op. cit., p. 882 (cf. note 10).

21 Kathleen Jones, *La Revue britannique, son histoire et son action littéraire (1825-1840)*, Paris, Librairie E. Droz, 1939.

22 *Le Courrier français*, 23 août 1825, cité par Kathleen Jones, *ibid.*, p. 83.

23 Diana Cooper-Richet, « Bohemia Latina », in Pascal Brissette et Anthony Glinoe (dir.), *Bohème sans frontière*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 279-293.

24 Patricio de la Escosura (1807-1878) est à la fois dramaturge, romancier et traducteur.

25 Eugenio de Ochoa (1815-1872) s'installe à Paris en 1829 pour ses études, puis rentre en Espagne pour de nouveau rejoindre la France en 1837, mais cette fois en exil. À son retour à Madrid, en 1844, il est nommé bibliothécaire de la Bibliothèque nationale espagnole.

26 Prospectus de la *Revista enciclopédica de la civilización europea*, décembre 1842, p. 6.

pour le public étranger qui résidait dans ces deux capitales : « Des journaux issus de l’immigration politique, une presse d’information et/ou culturelle, des revues professionnelles, des magazines de mode, feuilles humoristiques, publications économiques²⁷. » Le *Galignani’s Messenger*, le plus célèbre d’entre eux, remplissait un rôle de passeur sur un plan technique et commercial en introduisant dans la presse française les avancées anglaises²⁸. L’une des premières manifestations de xénophobie professionnelle signalée par *Le Bulletin de Paris* de la préfecture de police de Paris concerne ainsi des menaces proférées contre des ouvriers étrangers maniant des presses d’imprimerie d’importation anglaise²⁹. Le 7 septembre 1830, la

préfecture rapportait que les ouvriers typographes anglais, employés par le *Galignani’s Messenger*, étaient empêchés de travailler par leurs homologues français.

Sous la monarchie de Juillet, la presse de l’émigration allemande comptait une bonne vingtaine de titres à Paris, le plus souvent rédigés en allemand, parfois en français, ou encore édités dans une version bilingue. La liberté de la presse, contrastant avec la législation de la Confédération germanique qui avait durci le régime de censure après chaque flambée patriotique et libérale, en 1819, puis en 1834, y permettait à des exilés de s’exprimer sur leur patrie, à destination de l’Allemagne et de leurs compatriotes, mais aussi dans le but de rapprocher les deux nations³⁰. Créée en 1836 par l’exilé prussien Ludwig Börne, *La Balance*, comme son nom le suggère, et comme son sous-titre le confirme, se veut une *Revue allemande et française*. Le *Monde*, à la même époque (1836-1837), entend « substituer un cosmopolitisme éclairé au nationalisme exclusif », et s’attache pour y parvenir la plume de Lamennais³¹. Si les *Annales franco-allemandes* d’Arnold Ruge et de Karl Marx ne sont rédigées qu’en allemand en 1844 et ne connaissent qu’une seule livraison, c’est que les auteurs français pres-

27 Diana Cooper-Richet, « Aux marges de l’Histoire de la presse nationale : les périodiques en langue étrangère publiés en France (XIX^e-XX^e siècles) », *Le Temps des médias*, n° 16, 2011/1, p. 175-187 ; *id.* « La presse en langue étrangère publiée, en France, au XIX^e siècle », in Dominique Kalifa et al. (dir.), *La civilisation du journal*, op. cit. (cf. note 10) ; *id.*, « Paris, carrefour des langues et des cultures : édition, presse et librairie étrangères à Paris au XIX^e siècle », *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, vol. 5, 2009, p. 121-143 ; Ludwik Gocel, « Les débuts de la presse de la grande immigration polonaise en France et son caractère clandestin (1832-1833) », *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, vol. 15, avril-juin 1968, p. 304-320.

28 Diana Cooper-Richet, « Les imprimés en langue anglaise en France au XIX^e siècle : rayonnement intellectuel, circulation et modes de pénétration », in Jacques Michon et Jean-Yves Mollier (dir.), *Les mutations du livre et de l’édition dans le monde du XVIII^e siècle à l’an 2000*, Paris, L’Harmattan, 2001, p. 128 sq.

29 Jacques Grandjonc, « Les étrangers à Paris sous la monarchie de Juillet et la Seconde République », *Population*, n° 29, 1974/1, p. 61-88, p. 71.

30 Jacques Grandjonc, « La presse de l’émigration allemande en France (1795-1848) et en Europe (1830-1848) », *Archiv für Sozialgeschichte*, n° 10, 1970, p. 95-152, p. 101.

31 *Ibid.*, p. 111-112, etc. pour les développements qui suivent.

sentis, comme Félicité de Lamennais et Louis Blanc, n'ont pas répondu favorablement à la demande des rédacteurs ou n'ont pas tenu leur engagement de donner des pages en français.

Toujours à Paris, *Le Pilote germanique*, hebdomadaire bilingue, est lancé en 1844 pour faire pièce au socialiste *Vorwärts*, très critique envers les problèmes sociaux prussiens (la Prusse obtint de Guizot l'expulsion de la plupart de ses rédacteurs) ; il reçoit probablement des fonds de l'ambassade de Prusse à Paris. Frédéric-Guillaume IV y est loué, sans ironie, de régner sur un État « où le droit et la justice sont administrés avec une impartialité inconnue partout ailleurs ». Au service de la propagande prussienne, il participe à sa façon à la circulation des idées politiques en Europe : Fourier y est présenté au public allemand, non sans de sérieuses altérations (il y apparaît monarchiste et défenseur de la propriété privée). Ses calomnies contre les rédacteurs du *Vorwärts* contribuent à la diffusion de leurs idées, puisqu'on y publie les réponses des communistes allemands de Paris ! Le journal franco-allemand favorise à ce point la pénétration des thèses de la Ligue des justes, fondée en 1836 dans la capitale française, qu'il finit par ouvrir une souscription en vue d'une nouvelle révolution polonaise, ce qui alerte les autorités prussiennes sur les dérives du titre censé défendre leurs vues devant l'opinion française. Inversement, certains journaux allemands font connaître au public français

des articles venus du monde germanique. La *Revue du Nord*, qui paraît de 1835 à 1838 sous la direction d'Otto Spazier³², publie tous les mois un florilège de la presse allemande, suisse, belge, suédoise, danoise, polonaise et russe. Sous la Seconde République, à la faveur de l'effervescence générale née de l'abolition des contrôles en 1848, de nouveaux titres sont fondés en France par des étrangers qui s'adressent à un public européen. C'est le cas de *La Tribune des peuples* créée par le poète et professeur Adam Mickiewicz, qui concevait son journal, rédigé par un comité de rédaction cosmopolite, comme un organe de défense du mouvement des nationalités ayant une envergure européenne :

« Nous créons un organe populaire européen, une *Tribune des peuples*. Décidés à proclamer, à défendre les droits de la France, en tant qu'ils concordent avec les intérêts de la cause populaire en Europe, nous appelons toutes les nations à venir à cette *Tribune*, chacune avec sa libre parole.

Plusieurs étrangers qui ont acquis chez eux la popularité par une parole conforme à une vie de labeur et de sacrifices, nous prêtent fraternellement leur concours³³. »

La circulation des modèles dont témoignent les périodiques qui reprenaient et traduisaient les nouvelles de pays étrangers, mais aussi ceux qui cherchaient à s'adresser à un public européen voire extra-européen, ceux

³² Archives nationales, F¹⁸ 412.

³³ « Notre programme », *La Tribune des peuples*, 15 mars 1849, p. 1.

fondés à l'étranger, enfin, à destination de groupes expatriés ou exilés, atteste l'existence d'une « culture médiatique internationale³⁴ » ou même pourrait-on dire « transnationale ». La presse illustrée, qui a d'abord circulé en Europe pour se décliner partout dans le monde au fil du siècle, constitue un autre témoignage de cette révolution médiatique. Si l'historiographie a insisté sur les effets d'influence réciproque entre les premiers magazines illustrés, elle a souvent négligé le fait que ces périodiques très lus se chargeaient aussi de véhiculer les nouvelles du monde par le biais des images.

La Grande-Bretagne a été le principal foyer de diffusion de cette presse illustrée capable de documenter l'étranger pour son lectorat. Le premier magazine illustré généraliste français, le *Magasin pittoresque*, a reproduit en 1833 le modèle né à Londres : « Le *Penny Magazine* était apparu quelques mois plus tôt dans une logique à la fois encyclopédiste, libérale et utilitariste des “connaissances utiles”, aux confins des univers de la presse et du livre³⁵. » Le fondateur du *Magasin pitto-*

resque recourait même à des graveurs anglais établis depuis plusieurs années à Paris. Au même moment, le *Penny Magazine* inspirait le journalisme allemand : le *Pfennig Magazin* a vu le jour en 1833 à Leipzig devenant de très loin le plus important tirage de la presse allemande (60 000 à 100 000 exemplaires contre 10 000 pour la *Gazette d'Augsbourg*³⁶). À cette première génération de journaux illustrés, déclinés à destination des enfants, a succédé l'invention de l'actualité par l'image. En 1843, *L'Illustration* reprenait pour le public français l'innovation britannique développée par l'*Illustrated London News*. Les deux hebdomadaires, dont la une proposait une vue de leur capitale respective³⁷, partageaient le souci d'informer leur public de l'actualité internationale à l'aide de « gravures venues de France, d'Angleterre et d'Italie³⁸ ».

Dans un registre littéraire et divertissant, la France a également produit un modèle

presse illustrée au XIX^e siècle : une histoire oubliée, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2005 ; Jean Watelet, « La presse illustrée », in Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Fayard, 1990, t. 3, p. 369-382.

34 Alain Vaillant, « Romantisme et mondialisation », *op. cit.*, p. 3-13 (cf. note 3) : « Non seulement le journal du XIX^e siècle est par fonction le premier outil de transfert intellectuel, artistique et littéraire, mais, par sa puissance de pénétration auprès de tous les publics, il apparaît comme la principale force d'homogénéisation culturelle à l'échelle du monde, grâce à l'uniformisation des modèles médiatiques qu'il diffuse presque instantanément par-delà les frontières. »

35 Jean-Pierre Bacot, « Panorama de la presse illustrée du XIX^e siècle », in Dominique Kalifa et al. (dir.), *La civilisation du journal*, *op. cit.*, p. 445 (cf. note 10) ; *id.*, *La*

36 Jörg Requate, « Aspects de la société médiatique allemande du XIX^e siècle », in Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *Presse, nations et mondialisation*, *op. cit.*, p. 33-54, p. 46 sq. (cf. note 8).

37 Patricia Mainardi, *Another World. Nineteenth-Century Illustrated Print Culture* (New Haven/London: Yale University Press, 2017), p. 101.

38 *Id.* ; Jean-Pierre Bacot, « 1848 et *L'Illustration*, la double naissance du reportage illustré et de la post-réception des gravures », in Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *Presse et plumes, journalisme et littérature au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2004.

appelé à se diffuser. Le *Punch*, journal satirique publié avec succès à Londres à partir de 1841, reprenait la recette du *Charivari*, à telle enseigne qu'il a d'abord été sous-titré le *London Charivari*. Relayant cette influence française, le *Punch* a ensuite fait des émules à travers le monde. À partir de 1855, le *Melbourne Punch* se présentait comme une transplantation de la culture londonienne en Australie, à une époque où le voyage entre la métropole et sa colonie durait quatre mois³⁹. Quelques années plus tard, en 1862, *The Japan Punch* (1862-1887) était publié au Japon à l'initiative d'un caricaturiste anglais, Charles Wirgman, qui proposait à ses lecteurs de « nombreuses caricatures très mordantes sur la politique et la vie quotidiennes japonaises⁴⁰ ».

Cette presse illustrée en cours de mondialisation diffusait une actualité internationale. Dès les révolutions de 1848-1849, elle s'est fait l'écho des controverses suscitées par l'embrasement du continent, devenant le vecteur par excellence de la « flambée iconographique » observée par Ségolène Le Men⁴¹. Pendant la guerre de Crimée, la gravure a

joué un rôle dans la diffusion de l'actualité internationale, phénomène étudié par Jean-Pierre Bacot :

« Après la prise de Sébastopol, et à destination d'un lectorat encore modeste (45 000 exemplaires tirés en moyenne pour *L'illustration* en 1855), les hebdomadaires illustrés français vont à chaque moment de tension internationale, de plus en plus fréquent, représenter et populariser l'agenda du Quai d'Orsay, voire l'ordre du jour de l'État-Major des armées⁴². »

La publication et la circulation d'images véhiculant les nouvelles des conflits contribuent à produire une émotion du lectorat qui se trouve de plus en plus nettement internationalisée. Robert Frank l'a montré à propos des « horreurs bulgares » de 1876 : la presse française a couvert la répression de l'insurrection de la Bulgarie ottomane (entre douze et quinze mille morts), par le biais de dessins de presse particulièrement crus qui ont suscité l'émotion des lecteurs⁴³. La guerre des Boers, par la gravure et la photographie, mobilise à plus large échelle encore l'émotion internationale.

39 Mary Shannon, "Colonial Networks and the Periodical Marketplace", in Joanne Shattock, ed., *Journalism and the Periodical Press in Nineteenth-Century Britain* (Cambridge: Cambridge University Press, 2017), p. 208.

40 Christiane Séguy, *Histoire de la presse japonaise. Le développement de la presse à l'époque Meiji et son rôle dans la modernisation du Japon*, Cergy, Publications orientalistes de France, 1993, p. 44.

41 Ségolène Le Men, « 1848 en Europe : l'image à la conquête de l'ubiquité », *Les Révolutions de 1848*.

L'Europe des images. Le printemps des peuples, Paris, Assemblée nationale, 1998, p. 23.

42 Jean-Pierre Bacot, « Le rôle des magazines illustrés dans la construction du nationalisme au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle », *Réseaux*, n° 107, 2001/3, p. 265-293. DOI : 10.3917/res.107.0265.

43 Robert Frank, « Émotions mondiales, internationales et transnationales, 1822-1932 », *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, vol. 1, 2012/1, p. 55-56.

La professionnalisation de l'information sur l'étranger : médiateurs et techniques

Les circulations de modèles médiatiques ont accru la place occupée par l'étranger dans la presse. Elles ont homogénéisé les formats de diffusion de l'information tout en généralisant de nouvelles professions et de nouvelles techniques dont il faut mesurer l'importance respective. Si le correspondant de presse est la figure incontournable de la professionnalisation des journalistes spécialisés dans l'actualité étrangère, le rôle des agences de presse, de plus en plus puissantes et organisées, s'appuyant sur des réseaux télégraphiques qui se sont mondialisés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, mérite également d'être éclairé.

L'invention du correspondant de presse

Dans les feuilles politiques, le recours aux correspondants s'est généralisé dès le début du XIX^e siècle. Les correspondances étaient le plus souvent anonymes, même si certaines étaient signées lorsqu'il s'agissait de la collaboration occasionnelle d'un voyageur suscitée par les circonstances – tel ce médecin français assistant les insurgés polonais à Varsovie qui a rendu compte dans *Le National* de la situation politique et épidémiologique en Pologne en 1831. Les correspondances n'étaient pas toujours envoyées

de l'étranger : elles pouvaient aussi renseigner la capitale d'une opinion provinciale, ou seulement rapporter le point de vue d'une personnalité. Bref, le statut du correspondant, instable, n'était pas encore clairement défini, même si des règles commençaient à émerger, plus ou moins explicites. Adolphe Thiers, par exemple, fournissait sous la Restauration des correspondances pour la *Gazette d'Augsbourg*, le seul journal allemand qui se hissait au niveau des quotidiens de référence européens. Il en tirait des revenus appréciables. Nommé sous-secrétaire d'État aux Finances dans le gouvernement Laffitte, en novembre 1830, il écrivit à son employeur allemand, le baron Cotta, qu'il suspendait sa collaboration pour mieux revenir quand il ne serait plus aux affaires :

« Ma nouvelle position ne me permet pas de correspondre avec vous. Ayant les secrets de l'État, je n'ai plus le droit de les dire comme lorsque je ne faisais que les deviner. Cependant, au milieu de la mobilité de toutes choses, je puis être ministre demain, et destitué après-demain. Dès que je serai redevenu homme de lettres, ce qui ne sera pas un grand malheur pour moi, car je regrette ma douce vie d'autrefois, je vous prie de me compter parmi vos correspondants. Je serai libre alors, et vous aurez peu de correspondants mieux instruits⁴⁴. »

⁴⁴ Lettre d'Adolphe Thiers au baron Cotta, 12 décembre 1830, citée in Robert Marquant, *Thiers et le baron Cotta. Étude sur la collaboration de Thiers à la Gazette d'Augsbourg*, Paris, PUF, 1959, p. 500.

De fait, à peine démissionnaire, au printemps 1831, Thiers offrit à nouveau ses services⁴⁵.

Le correspondant a participé à la dilatation de l'espace public européen. Les exemples les plus notoires nous les représentent comme des passerelles entre les pays, les genres littéraires, les pratiques professionnelles : Heine, poète et journaliste, aussi francophile qu'allemand ; Thackeray, peintre et propriétaire de journal, correspondant à succès, écrivain couvert de gloire, que son radicalisme situait à l'extrême gauche en Grande-Bretagne comme en France⁴⁶. Les lettres des correspondants étrangers publiées par les grands titres faisaient circuler informations et idées en Europe et au sein de chaque pays, malgré la censure. Dans le cas de la *Gazette d'Augsbourg*, sous la Restauration, la censure allemande devançait les exigences françaises. Les instructions allemandes étaient de ne « rien imprimer dont le gouvernement français puisse se plaindre, même si cela a déjà été écrit dans des journaux parisiens », ce qui réduisait l'intérêt d'entretenir un correspondant⁴⁷.

Le séjour et le passage d'exilés et de réfugiés politiques faisaient de Paris un centre

45 *Ibid.*, 8 avril 1831.

46 Sur ses emplois de correspondant de presse, voir par exemple l'introduction par Frédéric Chaleil à William Thackeray, *L'album parisien*, Paris, Éditions de Paris, 1997, p. 6.

47 Cité in Robert Marquant, *Thiers et le baron Cotta*, *op. cit.*, p. 72 (cf. note 44).

émetteur de très nombreuses correspondances vers le reste de l'Europe. On peut s'en faire une idée grâce aux liens bien documentés entre la France et le monde germanique⁴⁸. « Savoir rédiger des correspondances est un talent que l'on présuppose chez tout Allemand séjournant à Paris et, comme l'imaginent les rédacteurs de journaux allemands, que l'on respire avec l'air de cette ville⁴⁹ », note spirituellement l'un d'entre eux. De sorte qu'un journal d'importance comme la *Gazette d'Augsbourg* disposait dans les années 1840 de « cinq ou six correspondants permanents à Paris », plus ou moins installés dans la capitale, souvent inspirés par l'heureux modèle de Heine⁵⁰. Lequel insistait sur l'attrait du métier : « La vieille ourse germanique a secoué toutes ses puces sur Paris. » Soit une cinquantaine de puces, selon l'un de ces correspondants, certains travaillant à la fois pour un titre allemand et pour un journal français.

Le métier n'apportait pas seulement le revenu de sa raison sociale, mais aussi le

48 Michel Espagne, « Réaliser l'idée. Le moment 1840 dans l'œuvre de Heine », *Revue germanique internationale*, n° 8, 2008, p. 133 : « On ne compte pas à Paris les correspondants de presse qui viennent observer après 1830 un lieu désormais considéré comme un laboratoire de la révolution et sous couvert de comptes rendus consacrés à la société française suggèrent à l'Allemagne du temps ses propres transformations [...] »

49 Jacques Grandjonc, « La presse de l'émigration allemande en France (1795-1848) et en Europe (1830-1848) », *op. cit.* p. 99 (cf. note 30).

50 *Id.*

« chantage auprès de particuliers pour se faire payer leur prose ou leur silence, et les fonds secrets de gouvernements désireux d'exercer par ce biais une influence sur la presse⁵¹ ». C'est probablement le *Times* de Londres qui concentrait le plus grand nombre de correspondants étrangers, ce qui contribuait au prestige unique du quotidien britannique, fondé sur la qualité de son information internationale.

L'imprécision du statut, l'absence de formation professionnelle et l'anonymat du correspondant étranger ne lui conféraient pas pour autant une immunité absolue devant le public. La presse exerçait sa propre police : les journalistes des différentes rives idéologiques ou géographiques corrigeaient leurs confrères. Lorsque *L'Observateur autrichien* écrivit en 1831 que « depuis le 1^{er} mars chaque jour est marqué à Paris par une émeute populaire », *Le Messager des Chambres* protesta :

« Nous ne cherchons pas à savoir ce qui a pu autoriser le correspondant de *L'Observateur autrichien* à avancer un fait de cette nature ; mais ce qui est évident, c'est que le journal officiel du cabinet de Vienne prend sous sa responsabilité les assertions les plus odieuses dont il ne se donne pas la peine de vérifier l'exactitude. [...] Inventer à plaisir des faits graves que nul n'a vus, que chacun peut démentir, voilà le comble de l'impudence, voilà ce

qu'aucune feuille allemande n'avait encore osé entreprendre⁵². »

Les titres des années 1830 étaient si riches en discours sur eux-mêmes qu'ils prévenaient ce reproche comme les autres, et défendaient leurs correspondants, sinon comme informateurs, au moins comme reflets sincères des atmosphères étrangères. À Londres, le radical *Political Examiner* prétendait que l'intérêt d'un correspondant tenait à son esprit de parti assumé qui lui permettait d'avoir connaissance des opinions avérées, sans avoir à viser la neutralité de l'information :

« Les lettres de notre correspondant offriront une peinture sincère des opinions, des sentiments, peut-être même des erreurs, de la partie la plus jeune et la plus ardente du parti populaire. Quoi qu'ils sachent, il le sait ; quoi qu'ils ressentent, il le ressent ; quoi qu'ils croient, il le croit [...] et sa position et ses sources d'information le rendront représentatif.

Nous ne sommes pas responsables de toutes les opinions de notre correspondant et nous n'attendons pas qu'il retienne des sentiments avec lesquels nous pourrions être en désaccord. Mais nous pouvons répondre de la pureté et de l'excellence des objectifs qu'il poursuit, avec ses amis. Nous ne pouvons pas garantir, bien entendu, l'exactitude de tous les faits qu'il relatera, notamment de ce qui relèvera de l'anecdote ; mais nous sommes certains que si tout ce qu'il dit ne sera pas toujours la vérité, ce sera au moins le sentiment général ; et il est souvent au moins aussi, voire plus important et

51 *Id.*

52 *Le Messager des Chambres*, 2 avril 1831.

intéressant de savoir ce qui est cru que ce qui est véritablement⁵³. »

Ce qui n'empêchait pas le même titre de se montrer scrupuleux dans l'usage de ses correspondants quand il s'agissait de rapporter des faits, au point d'ouvrir ses colonnes aux interpellations de ses lecteurs pour les discuter. La signification et l'orientation de la révolution de Juillet ont donné lieu à de véritables débats, sur plusieurs colonnes, entre un lecteur aussi renommé que John Bowring et le correspondant attitré du journal, qui signait d'une initiale⁵⁴.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, la fonction de correspondant étranger s'est encore renforcée dans les rédactions de journaux, faisant toujours office de gagne-pain pour nombre d'exilés et réfugiés. Depuis son exil londonien, dans les années 1853-1862, Karl Marx travaillait comme correspondant de six journaux différents, publiés non seulement en Angleterre, mais aussi aux États-Unis, en Prusse, en Autriche et même en Afrique du Sud⁵⁵. La guerre de Crimée, dont Marx a

d'ailleurs assuré la couverture pour le *New-York Tribune*, en captivant ses lecteurs, a marqué une étape dans le recours croissant à ces correspondants, avant deux autres conflits importants de ce point de vue. D'abord la guerre de Sécession américaine, qui a vu s'intensifier la présence de correspondants des deux côtés du conflit, même si à cette époque les nouvelles mettaient encore plusieurs semaines à traverser l'Atlantique⁵⁶; puis la guerre franco-prussienne de 1870-1871 durant laquelle s'est illustré Archibald Forbes (1838-1900), envoyé spécial du *Daily News*. L'héroïsation du correspondant a sans doute atteint son comble en juillet 1879, lorsque Forbes a pu annoncer la fin de la guerre entre la Grande-Bretagne et les Zoulous, après avoir parcouru plus de 110 *miles* à pied pour trouver un télégraphe, que Catherine Waters qualifie de véritable « prothèse » du correspondant à l'étranger⁵⁷.

En Asie, les conflits qui ont ponctué le dernier quart du siècle ont eux aussi contribué à rendre les correspondants indispensables

53 *The Policital Examiner*, 23 janvier 1831.

54 *Ibid.*, 3 octobre 1830, p. 3, dialogue entre Sir John Bowring et le correspondant S. du journal. Bowring (1793-1872), radical proche de Bentham, favorable à la réforme du système électoral britannique, est très attentif à la révolution de Juillet comme à l'ensemble des mouvements libéraux sur le continent.

55 Jonathan Sperber, *Karl Marx, un homme du XIX^e siècle*, traduit de l'anglais par David Tuillon, Paris, Piranha, 2017, p. 268; Jonathan Sperber explique ses difficultés à percevoir son salaire de correspondant du *New-York Tribune* à Londres : il devait se faire rédiger une facture

ou une lettre de change, la donner à un banquier de Londres qui l'envoyait ensuite à sa banque correspondante à New York : « La première fois que Marx essaya de se faire payer, le processus complet prit plus de deux mois », *ibid.*, p. 272.

56 Joel H. Wiener, "British and American Newspaper Journalism in the Nineteenth-Century", in Joanne Shattock, ed., *Journalism and the Periodical Press*, op. cit., p. 273-274 (cf. note 39).

57 Catherine Waters, "'Doing the Graphic': Victorian Special Correspondence", in Joanne Shattock, ed., *ibid.*, p. 176-177.

à la vie des journaux. Christiane Séguy a montré comment la guerre civile du sud-ouest en 1877, et surtout la guerre contre la Chine en 1894-1895 avaient eu pour effet d'accroître les ventes de journaux japonais, toujours plus nourris par l'actualité internationale, elle-même relayée par l'activité des correspondants :

« Jamais, jusque-là, les journaux japonais ne s'étaient trouvés dans l'obligation de devoir se procurer le plus rapidement possible des informations à l'étranger. Les journaux les mieux organisés et les plus nantis purent se permettre d'envoyer plusieurs correspondants⁵⁸. »

À la fin du siècle, le correspondant de presse n'était plus un simple adjuvant de la rédaction d'un journal, recruté au gré des circonstances, mais un acteur essentiel de la diffusion des actualités venues de l'étranger qui occupaient une place croissante dans les colonnes des journaux, mais aussi dans l'horizon d'attente des lecteurs.

Les agences de presse et la circulation transnationale de l'information

Le recours croissant aux correspondances à l'étranger – conçues à la fois comme mode d'organisation des rédactions, mais aussi comme mode de construction de l'actualité – s'est mondialisé au fil du siècle. Cela ne peut se comprendre sans évoquer le rôle des agences de presse qui se sont constituées dès

58 Christiane Séguy, *Histoire de la presse japonaise*, op. cit., p. 252 (cf. note 40).

le premier XIX^e siècle et ont peu à peu tissé entre elles un dense réseau d'interrelations. En France, le bureau de Charles-Louis Havas a assumé, à partir de 1832, des traductions en français d'articles tirés de la presse étrangère (depuis l'anglais et d'autres langues). Les principaux journaux parisiens proposaient de larges citations de leurs homologues allemands, autrichiens, voire russes, polonais ou scandinaves. Mais ces revues de presse ne permettaient pas une véritable discussion transnationale dans la mesure où, le plus souvent, les articles étaient livrés tels quels à la connaissance du public : le journaliste français ne commentait ni l'article ni ne répondait au point de vue étranger. Dans l'autre sens, à partir de 1835, le bureau Havas, devenu « agence », a permis à la presse nationale de s'exporter dans de nombreuses langues européennes, en se mettant à expédier des nouvelles françaises vers l'étranger, que ce soit par la vente de dépêches ou même par des abonnements⁵⁹. La naissance de la seconde agence de presse, celle fondée par Paul Julius Reuter, doit beaucoup à des événements politiques transnationaux qui ont obligé son fondateur à quitter son foyer après la révolution de 1848 et à s'établir à Paris, où il a travaillé chez Havas avant d'ouvrir sa propre agence : il s'est d'abord établi à Aix-la-Chapelle puis

59 Pierre Albert, Gilles Feyel et Jean-François Picard, *Documents pour l'histoire de la presse nationale aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1977, p. 179 sq.

à Londres⁶⁰, localisation qui allait lui assurer une importance mondiale. L'article de Lisa Bolz dans le présent dossier rappelle comment ces deux agences, auxquelles est venu s'ajouter le *Wolff's Telegraphisches Burö* de Bernhard Wolff, encore un ancien employé de Charles-Louis-Havas, ont commencé à tisser des liens dès les années 1850. En France, Havas a éliminé ses concurrents et a pleinement profité de l'ouverture au domaine privé des lignes du télégraphe électrique en 1850⁶¹. Dès 1859, les trois agences ont signé leur premier traité de coopération, véritable accord transnational permettant à ces compagnies privées de se partager le marché de l'information.

Au début des années 1870, quatre agences sont parvenues à établir un véritable cartel, divisant le monde en zones d'influence : Havas exploitait l'Europe méridionale, l'Amérique latine et les possessions françaises outre-mer ; l'agence prussienne Wolff, le centre, l'est et le nord de l'Europe, en incluant la Russie ; Reuter, l'Empire britannique et l'Extrême-Orient. Associated Press, fondée en 1848 par six quotidiens de New York et reliée plus tardivement aux trois agences européennes, dominait l'Amérique du Nord. Si le quadrillage du monde par les agences

de presse semblait désormais assuré, il n'en reste pas moins que la rupture représentée par le recours aux dépêches fournies par les agences, pouvait être abondamment critiquée. Sébastien Rozeaux montre dans ce dossier que l'installation de l'agence Havas au Brésil en 1874 n'a pas fait l'unanimité ; il explique comment des formes antérieures de traitement et de diffusion de l'information se sont maintenues en dépit de la nouveauté que représentait le bureau établi par l'agence de presse. Par ailleurs, les journaux qui faisaient appel aux services des agences pouvaient continuer de recourir à leurs propres correspondants à l'étranger. Néanmoins, la prépondérance acquise peu à peu par les agences de presse à la fin du siècle a induit une uniformisation croissante de l'information sur l'étranger, toujours construite à partir des mêmes matériaux⁶². La mondialisation de l'actualité était déjà décriée comme productrice d'uniformité ou comme facteur d'effacement d'un regard critique sur les nouvelles venues de l'étranger.

60 Donald Read, *The Power of News: the History of Reuters* (Oxford: Oxford University Press, 2nd ed., 1999).

61 Adeline Wrona, « Écrire pour informer », in Dominique Kalifa et al. (dir.), *La civilisation du journal*, op. cit., p. 724 (cf. note 10).

62 Volker Barth, "The Formation of Global News Agencies, 1859-1914", in William Boyd Rayward, ed., *Information Beyond Borders*, op. cit., p. 40-41 (cf. note 2): "This system became problematic in that it posed the threat of increasing uniformity in the news world. It meant that a growing number of newspapers were working to an increasing extent with the same basic material. This made it more and more difficult for them to distinguish themselves from their competitors. Thus, in the middle of the 1890s not only the *London Times*, but also the French daily *Le Matin*, decided no longer to subscribe to the Reuters service, but instead on a newcomer agency, Dalziel".

L'utilisation du télégraphe et la mise en connexion du monde

Si l'on a pu dire à tort que les agences de presse étaient le produit du télégraphe, il est vrai que leur essor a eu partie liée avec le progrès du réseau télégraphique et son expansion mondiale. En 1844, le télégraphe était pour la première fois utilisé pour diffuser une nouvelle, celle de la naissance du prince de Galles en Grande-Bretagne. Ce qui ne signifie pas que la technologie ait devancé le désir de contraction de l'espace et d'immédiateté de l'information. Arthur Asseraf montre dans ce dossier comment ces aspirations anticipaient les outils mis au point au cours du XIX^e siècle. Son étude de la circulation des nouvelles dans l'espace méditerranéen relativise la notion de rupture technologique, ou plus exactement suggère qu'il n'y a pas eu de rupture brutale dans les imaginaires ni dans les usages, en matière de globalisation de l'information. Bien entendu, le réseau télégraphique s'est substitué à l'ancien système technique fondé sur la circulation transcontinentale des nouvelles par les bateaux, lesquels pouvaient diffuser, avec l'information, les outils qui permettaient de la fabriquer. Ainsi des presses mobiles embarquées sur les navires de la campagne d'Égypte, voire, en l'absence d'imprimerie, de simples lithographies. C'est l'outil qui permet d'autographier *L'Océanie française*, le premier périodique tahitien, créé en 1843 par un journaliste du *National*, assisté d'un seul

ouvrier typographe⁶³. Le télégraphe a permis la circulation d'une actualité internationale plus immédiate, comme il a reformaté ses conditions d'élaboration et de transmission, à mesure que s'est généralisé son emploi. En 1866, année qui a suivi la création par des pays exclusivement européens de l'Union télégraphique internationale, l'Atlantique a été traversé par un câble sous-marin⁶⁴, construit par un consortium d'ingénieurs, de marins, d'entrepreneurs anglo-américains. Les transmissions télégraphiques dans le monde sont passées de 29 millions en 1868 à 121 millions en 1880 puis à 339 millions en 1900, date à laquelle les flux internationaux représentaient un peu plus de 20 % du total des dépêches⁶⁵.

Simone Müller montre dans ce dossier l'impact de la technique sur la fabrication de l'actualité en considérant la circulation de la nouvelle du Grand Incendie qui a ravagé Chicago le 8 octobre 1871. L'événement permet de mieux comprendre les mécanismes à l'œuvre dans la rédaction et la réception des dépêches qui circulaient grâce au câble sous-marin. La nouvelle de l'incendie est

63 Edmond de Ginoux, *La Polynésie française sous le règne de Louis-Philippe (1836-1846)*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 167.

64 Léonard Laborie, *L'Europe mise en réseaux : la France et la coopération internationale dans les postes et les télécommunications (années 1850-années 1950)*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 32.

65 Sylvain Venayre, « Transports et communications : les paradoxes du réseau », in Pierre Singaravélou, Sylvain Venayre (dir.), *Histoire du monde au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2017, p. 52.

relayée dès le 9 octobre en Grande-Bretagne grâce à l'action conjuguée d'opérateurs télégraphiques, de l'agence Reuter et du correspondant de presse du *Times*. Elle a aisément atteint, grâce au réseau de câbles télégraphiques, non seulement les îles britanniques, mais aussi l'ensemble du continent européen, le pourtour méditerranéen et même l'Inde. Le télégraphe, grâce au vaste réseau sous-marin par lequel il s'étendait, a, selon Simone Müller, radicalement modifié l'expérience spatio-temporelle des contemporains. Il n'en reste pas moins que l'information était sensiblement plus précise et détaillée pour les lecteurs américains, au lendemain de l'incendie, que pour les lecteurs européens, ce qui peut s'expliquer par le coût élevé de la transmission télégraphique, mais aussi par les normes imposées par l'Anglo-American Telegraph Company, qui recommandait de rédiger les dépêches de manière efficace, sans mots superflus.

De quoi est faite l'information sur l'étranger : vers une actualité mondialisée

S'interroger sur l'actualité venue de l'étranger, ou éclairant un horizon étranger, conduit à questionner les faits et événements tirés de ces *ailleurs*, plus ou moins lointains, sélectionnés par les journaux pour intéresser leur public à « l'Extérieur », mais aussi leur façon d'être présentés puisque celle-ci s'avérait

assez éclatée, tant du point de vue de son contenu que de la façon dont elle était distillée dans les colonnes des journaux⁶⁶.

Soulignons d'abord que l'événement retenu dans les journaux pour nourrir la rubrique « International », « Étranger » ou « Extérieur », ne relève pas toujours, loin de là, d'une actualité internationale entendue au sens politique, social, militaire ou diplomatique du terme. Bien au contraire, les événements les plus médiatisés dans les rubriques sur l'étranger sont d'abord les catastrophes, parmi lesquelles on peut citer les tremblements de terre ; celui de Lisbonne en 1755 a été analysé par Jocelyne Arquembourg comme le premier événement médiatique moderne, qui a fait apparaître deux visions du monde antagonistes où s'opposaient croyances religieuses et vision newtonienne de la nature⁶⁷. Mais on pourrait aussi évoquer les incendies – celui de Chicago en 1871, étudié par Simone Müller, en offre un exemple – ou encore les naufrages en mer, grandes

66 Dominique Kalifa et Marie-Ève Thérenty évoquent pour la fin des années 1870 et les années 1880 la mosaïque de petites rubriques-titres dans le journal *Le Temps*, qui pouvaient traiter de l'étranger (« Semaine financière », mais aussi « Chronique étrangère », se subdivisant en « Lettres d'Allemagne », « Lettre d'Italie », « Courrier de l'Indo-Chine »), cf. Dominique Kalifa et Marie-Ève Thérenty, « Ordonner l'information », in Dominique Kalifa et al. (dir.), *La civilisation du journal, op. cit.*, p. 886-887 (cf. note 10).

67 Jocelyne Arquembourg, *L'événement et les médias. Les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2011.

commotions mises en lumière par la presse et productrices d'émotions transnationales, avant le célèbre naufrage du *Titanic* (1912).

Bien sûr, les conflits, les guerres, les révolutions et les tensions diplomatiques constituent d'autres événements à dimension internationale à proprement parler qui ont fait la une des journaux du monde entier au XIX^e siècle. On sait de ce point de vue que la guerre de Crimée a constitué une rupture dans l'information sur les guerres lointaines. Les événements en étaient connus désormais de manière instantanée, grâce aux correspondances et aux agences de presse, même si la volonté de couverture immédiate des événements les amenait parfois à diffuser de manière hâtive de fausses nouvelles, comme l'a fait Havas en 1854, en annonçant trop tôt la chute de Sébastopol, erreur que l'agence a dû publiquement reconnaître⁶⁸.

L'actualité internationale qui nourrissait les rubriques consacrées à l'« Extérieur » était aussi largement constituée de nouvelles politiques intérieures de pays étrangers, qui acquéraient ainsi une dimension transnationale. En 1865, la nouvelle de l'assassinat du président Lincoln a mis 12 jours à atteindre Londres, où l'événement a été largement relayé dans les rubriques des journaux britanniques sur l'étranger ; mais en 1881 la presse anglaise était devenue capable, grâce

au câble transatlantique, d'informer ses lecteurs de l'assassinat du président américain Garfield dans les vingt-quatre heures suivant sa mort⁶⁹. Volker Barth explique comment cette nouvelle s'est accompagnée de la proclamation d'une période de deuil officiel à Londres, ce qui n'avait pas été le cas seize ans plus tôt après l'assassinat de Lincoln : l'instantanéité de l'information venue de l'étranger avait un impact sur la vie politique intérieure. La vie et la mort des dirigeants étrangers nourrissaient largement les pages des journaux du XIX^e siècle consacrées à l'actualité étrangère. Mais c'est aussi la santé de ces gouvernants qui devenait une préoccupation de premier ordre, comme le montre Marion Aballéa dans son étude de la presse française sous la III^e République envisagée au prisme des « émotions franco-allemandes » : les rapports sur la santé du Kronprinz, atteint d'un cancer, ont envahi les rubriques internationales des journaux français en 1887, ce qui a déclenché à plusieurs reprises, de manière inattendue, des réactions d'empathie des lecteurs⁷⁰.

En alimentant les rubriques sur l'international avec des nouvelles de politique intérieure venues d'autres pays, les journaux sélectionnaient aussi les nations qui les intéressaient le

68 Volker Barth, "The Formation of Global News Agencies, 1859-1914", in William Boyd Rayward, ed., *Information Beyond Borders*, op. cit., p. 42 (cf. note 2).

69 *Ibid.*, p. 37.

70 Marion Aballéa, « L'empathie malgré l'adversité. Émotions franco-allemandes et démonstrations populaires de solidarité entre 1871 et 1914 », communication prononcée au colloque franco-allemand des historiens, université de Strasbourg, 12 octobre 2018.

plus, créant une hiérarchie géopolitique implicite. Dans la presse arabe et ottomane, analysée dans ce numéro par Anne-Laure Dupont et Özgür TÜresay, l'actualité internationale était d'abord une actualité européenne. En dehors des calamités naturelles, qui pouvaient venir de toutes les parties du monde, les journaux turcs et arabes traitaient d'événements politiques et sociaux qui se déroulaient avant tout en Europe ; ils introduisaient, pour ce faire, mots et concepts européens. Cela ne signifie pas que l'actualité internationale ne traitait que de l'Europe : l'évocation des rituels de la vie politique occidentale – élections, sessions parlementaires, révolutions, changements de gouvernements... – était autant de façons de contourner les interdits pour parler indirectement d'enjeux locaux. L'extérieur devenait un prétexte ou un détour pour traiter de l'intérieur : l'indépendance belge pour parler de l'émancipation égyptienne ; l'affaire Dreyfus pour évoquer la place des Juifs dans l'Empire ottoman. La révolution de 1908 et l'abolition de la censure ont assurément permis un changement de dynamique. Plus ouverte sur l'étranger, plus libre d'en parler, la presse turque était moins soumise à l'agenda international, ou plus exactement elle prétendait le fixer à parts égales.

Du reste la hiérarchie géopolitique instituée par la presse se nichait dans les rubriques les plus inattendues. La place occupée par les cours de la Bourse, par exemple, n'illustrait pas seulement la façon dont les marchés

financiers se connectaient entre eux du fait de la mondialisation des intérêts économiques. L'indice boursier offrait une information internationale à deux degrés. D'une part, la publication des cours étrangers donnait à voir l'activité économique internationale au jour le jour. Par ailleurs, les fluctuations boursières, dans une place financière donnée, constituaient une chambre d'écho aux événements internationaux de toute nature, politiques, sociaux, climatiques, et manifestaient leurs effets sur les mouvements d'argent. Le lecteur d'un journal parisien ou américain n'apprenait pas seulement le cours des valeurs à Londres. Il savait que les hausses et les baisses manifestaient la sensibilité des investisseurs de la City à des événements transnationaux. Ignorant les frontières spatiales, l'information boursière bravait de surcroît les frontières temporelles en formulant une anticipation de l'avenir des relations internationales. Les journalistes eux-mêmes considéraient la Bourse comme une sorte d'augure :

« Rien n'égale l'instinct d'une pièce de 5 francs : elle sait toujours où elle doit se placer, et ne s'égare pas sur le choix de son dépositaire ; ennemie des déceptions, amie des réalités, de la vérité, de la stabilité, fuyant au bruit des clairons guerriers comme aux hurlements des émeutes [...] depuis 25 ans la bourse s'est refusée à toutes les déceptions ; toujours elle a comme roulé entre les deux alternatives de la paix ou de la guerre, de l'ordre ou du désordre⁷¹. »

71 *Le Temps*, cité dans *La Gazette de France* du 11 avril 1831, p. 4.

Le petit encart boursier signalait la mondialisation en cours, sans attendre la financiarisation de l'économie. Même en ne drainant qu'une faible part de la capitalisation industrielle (en 1830, seize valeurs seulement étaient cotées à Paris⁷²), la bourse valait sismographe de l'état du monde. L'expédition d'Espagne, en 1823, la crise d'Orient, en 1840, ont provoqué sur la place parisienne des variations supérieures à celles suscitées par n'importe quelle crise intérieure, y compris la révolution de 1830. La cotation des lignes de chemins de fer, des mines et des filatures, augmentant rapidement le nombre de valeurs et les capitaux mobilisés, a accentué la sensibilité des cours à des événements susceptibles d'affecter leur rendement. C'est la raison pour laquelle la Bourse de Paris fut observée de très près par les journaux britanniques pendant la crise d'Orient⁷³. La pièce de cinq francs contredisait le bluff martial de Thiers, entretenu par le journalisme cocardier de la presse ministérielle ou d'opposition.

Tandis que l'écho donné par la presse aux cours de la Bourse reflétait et confortait cette imbrication croissante du politique et de l'économique, mais aussi des préoccupations

nationales et internationales, les rubriques consacrées à l'étranger se mondialisaient à la faveur des expositions universelles organisées au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces événements monstres qui rassemblaient des œuvres, des objets et des millions de visiteurs ont constitué des « dispositifs majeurs de médiatisation⁷⁴ ». Les journaux et revues rendaient compte de l'événement, de ses implications diplomatiques⁷⁵, mais aussi de ses curiosités, tandis que des feuilles éphémères étaient spécialement créées pour l'occasion. En France, ont fleuri successivement le *Journal illustré de l'exposition de 1867*, le *Bulletin officiel de l'Exposition de 1889* ou encore *L'Écho français de l'Exposition universelle de 1900*.

Ce dossier permet d'ouvrir une discussion sur ce qui a rendu possible la mondialisation de l'information. La notion d'une audience globale d'un événement existait au moins comme catégorie discursive. La rivalité impériale franco-britannique évoquée par Renaud Meltz à propos de Tahiti, a conduit la presse française et britannique à invoquer l'arbitrage d'une opinion publique internationale pour régler leur différend. Si les journalistes

72 Alfred Colling, *La prodigieuse histoire de la Bourse*, Paris, Éditions SEF, 1949, p. 222; Georges Gallais-Hamonno (dir.), *Le marché financier français au XIX^e siècle*, vol. 2, *Aspects quantitatifs des acteurs et des instruments à la Bourse de Paris*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 390-391.

73 *The Morning-Chronicle*, 18 août 1840.

74 Christiane Demeulenaere-Douyère, « Expositions internationales et universelles. Les fonds des Archives nationales », *Histoire urbaine*, n° 31, 2011/2, p. 171.

75 Philippe Hamon, « Cosmopolitisme et expositions universelles », *op. cit.*, p. 25 (cf. note 5) : « La question de savoir si l'Allemagne et les monarchies participeront aux expositions de 1878 et 1889 à Paris hante la presse française de l'époque. »

demeuraient évasifs sur la consistance sociale de cette audience internationale qu'ils percevaient comme une projection du lectorat éclairé européen, ils invoquaient des valeurs universellement partagées, ou du moins un régime d'intelligibilité commun qui rendait possible la circulation internationale de l'information, par-delà l'homogénéité des formes médiatiques. Ce qui ne signifiait pas un aplatissage du monde. Au contraire, Quentin Deluermoz soulève dans ce dossier cet étrange paradoxe qu'un événement politique obtenant une couverture médiatique internationale procédait précisément de régimes de temporalité antagonistes. La réception transcontinentale de la Commune n'empêchait pas que l'événement procédât de deux conceptions frontales de la politique et de l'histoire et produisît deux lectures antagonistes des événements parisiens, entre partisans d'une rupture révolutionnaire

répétant des épisodes décisifs de l'histoire (de 1789 à 1848) et gardiens de la continuité de l'État-nation rangés derrière Adolphe Thiers.

Aussi bien, à la fin du siècle, la quasi-simultanéité de l'information permettait aux journalistes de couvrir des faits survenus partout ou presque dans le monde. Sans pour autant créer un agenda mondial unifié, ni réconcilier les mémoires et les temporalités nationales, toujours dissonantes. Le traitement de l'actualité internationale au cours du XIX^e siècle n'a pas aboli les distorsions du temps ni résorbé l'étendue spatiale, mais un temps médiatique nouveau est apparu : une temporalité partagée par un public mondialisé, qui a bouleversé la catégorie de l'international par l'imbrication nouvelle de l'actualité intérieure et extérieure.